

katharina
hacker

les fraises de
la mère d'anton

Christian Bourgois éditeur



LES FRAISES
DE LA MÈRE D'ANTON

*du même auteur
chez le même éditeur*

DÉMUNIS

KATHARINA HACKER

LES FRAISES
DE LA MÈRE
D'ANTON

Traduit de l'allemand
par Marie-Claude AUGER

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original:
Die Erdbeeren von Antons Mutter

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2010
© Christian Bourgois éditeur, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02210-0

Le petit jardin, un champ en fait, qui autrefois, quand Anton était enfant, était entouré d'autres champs et jouxtait maintenant d'autres jardins, sauf à l'arrière où il donnait sur la campagne, le petit jardin donc avait été bêché, la terre fraîchement retournée, quelques herbes se dressaient çà et là, plus loin se détachait un grand pissenlit et près de la clôture s'amoncelaient les feuilles tendres de la consoude.

Faut arracher ça, marmonna Helmer, le paysan qui s'occupait maintenant de l'entretien de jardins. Ça pousse, vous avez pas idée ! Il se pencha, gratta la terre, arracha trois longues racines. Toujours pareil, on s'en débarrasse jamais.

Debout à côté de lui, Anton clignait des yeux dans la lumière diffuse.

Ça vous fait quel âge maintenant ? demanda Helmer.
Quarante-trois, répondit Anton.

Ah, déjà. Et pas d'enfants, et la sœur toujours en Amérique ?

Toujours, répondit Anton.

Comme ça, vous avez du temps pour vos parents.
Je suis médecin, objecta Anton.

Ça tombe bien. Helmer leva vers lui des yeux teintés d'inquiétude et d'ironie bienveillante.

Voyons d'abord les fraises, dit Anton.

Les fraisiers qui attendaient dans de petits pots noirs d'être replantés en pleine terre portaient déjà des fruits verts. Helmer secoua la tête. Anton avait prévu de revenir dans quinze jours, et puis pour la cueillette.

Je peux vous les arroser, aujourd'hui et demain, qu'il y en ait quelques-uns qui prennent. La prochaine fois, vous pourrez ajouter de la paille, dit Helmer. Ça les empêche de pourrir. Et c'est bon contre les limaces. N'empêche que ça va pas donner grand-chose.

Elle était si malheureuse, dit Anton. Vous connaissez ma mère. Toujours maîtresse d'elle-même. Mais cette fois, elle pleurait au téléphone parce qu'elle avait oublié de planter les fraises.

Qu'est-ce que vous allez lui raconter ?

Qu'il n'est pas trop tard. Qu'elle ne l'a pas oublié.

Avait-on le droit de vouloir consoler ou faire plaisir à quelqu'un avec un mensonge ? Il suggérerait à sa mère d'aller au jardin voir où en étaient les fraises. Il percevait sa peur, une anxiété qui se dissimulait et resurgissait régulièrement, dans un sursaut d'effroi...

Il était couché quand elle entra dans sa chambre.

Anton ?

Dans la lumière vacillante du réverbère à moitié recouvert par un saule qui se trouvait devant sa fenêtre, il distingua son visage. Un visage masculin. Des traits grossiers, à l'agencement arbitraire, aux contours tranchés, seul le pourtour des yeux était gonflé.

Mon enfant, dit-elle. Il eut l'impression d'être grand. Comme il avait grandi vite (à treize ans, il mesurait déjà un mètre quatre-vingts), ses parents lui avaient offert

pour son douzième anniversaire un lit d'adulte dont il était fier.

La première année, jusqu'à son treizième anniversaire, c'était génial, sa chambre n'était pas celle d'un grand garçon, mais celle d'un jeune homme. Il avait tellement eu hâte d'être un jeune homme. Il était sportif, bon nageur et basketteur, l'idole de sa sœur. De ses copines, de deux ans plus jeunes que lui. Il avait des cheveux blonds, bouclés dans le cou et sur les tempes. Quand il regardait des photos de lui à l'époque, il s'étonnait lui-même d'avoir été un si beau garçon.

Puis il avait grossi. Nul ne pouvait s'expliquer ce qui lui arrivait. Sa mère était désespérée.

Ses vêtements lui allaient en longueur car il ne grandissait plus aussi vite, mais ils le serraient et devinrent très vite trop petits.

Elle l'emmena faire des achats, ils allèrent ensemble à Braunschweig. Elle l'emmena alors que les années précédentes elle avait toujours choisi pour lui ce qui lui plaisait.

Son pacte avec le monde était rompu. Quand sa mère rentrait avec un sac de chez P&C, il se retirait dans sa chambre. Il s'allongeait sur le lit mais même le lit le renvoyait à ce qui n'était plus. Avant, il aimait le matelas dur, le contact direct et frais avec son corps presque maigre. Désormais, il ne pouvait plus déterminer précisément comment il reposait. Les contours de son corps s'estompaient, il ne se retrouvait plus. Même dans les yeux de sa mère. Elle le reconnaissait bien sûr, mais il lisait l'inquiétude et le désarroi dans son regard, ce n'était pas lui qui s'éloignait d'elle, c'était son corps.

Quand sa mère s'assit près de lui au bord du lit, il ressentit, dans son corps qui avait depuis longtemps

retrouvé sa ligne, la nouvelle répartition du poids. Il la regarda.

Un visage d'homme, austère et impénétrable. Elle soupira. Mon enfant, murmura-t-elle. Je me fais tellement de souci pour toi.

Anton ne dit rien, il était gêné.

Tu devrais te marier, dit-elle. Je suis si seule ici. Et ton père ne m'est pas d'un grand secours.

Elle caressa la main d'Anton.

Ta sœur, dit-elle soudain, elle est encore si petite, j'ai toujours peur qu'elle arrête de respirer.

Caroline? demanda Anton. Il vit sa mère dodeliner de la tête.

Le matin, quand j'entre dans sa chambre, elle est tellement silencieuse.

Ton père aussi d'ailleurs.

Je reviens dans quinze jours, dit Anton, et puis, nous pourrons bientôt cueillir les fraises, je reviendrai aussi.

Où sont les fraises?

Dehors, dans le jardin. Les yeux d'Anton s'étaient habitués à la lumière, il vit que les cheveux jadis rebelles de sa mère étaient aplatis, faisant paraître sa tête plus grande, plus anguleuse.

Sa mère hocha la tête, marmonna quelque chose puis ajouta, plus fort : le jardin, nous l'avons acheté pour que vous soyez à l'abri si jamais il n'y avait plus rien à manger. Le jardin, il faudra que vous le gardiez toujours, tu me le promets?

Bien sûr, maman.

Elle se pencha vers lui et il pensa qu'elle allait l'embrasser sur le front, mais au lieu de ça, elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller.

Puis elle sursauta et se leva précipitamment.

Bonne nuit ! dit-elle, déjà devant la porte.

Mais au lieu de sortir, elle resta là, dans un long moment d'égarement, passant la main à tâtons le long de la porte, elle avait l'air de ne plus bien savoir ce qu'elle cherchait.

Il fut soulagé de la voir sortir et d'entendre ses pas s'éloigner. Quand il était enfant, c'était le moment le plus redouté. Caroline en effet, qui dormait dans la chambre voisine, ne faisait généralement pas le moindre bruit. Quand sa mère avait traversé le couloir et était redescendue dans le salon où son père, assis devant la télévision, un livre à la main, était perdu dans ses pensées, ne lisant pas plus qu'il ne regardait les images qui défilaient devant lui, alors, le silence signifiait que tout ce qui aurait pu consoler Anton l'avait abandonné. Plus tard, adulte, seul dans un lit trop grand, il s'était demandé quelle solitude était la plus grande, celle de l'enfant qui avait envie de fondre en larmes, mais n'osait pas, de crainte (une crainte justifiée) de se voir confronté à la pire horreur qui soit, l'inconsolabilité. Ou la solitude de l'homme qui semblait irrémédiable. Et était aussi, par conséquent, une forme d'inconsolabilité.

Le lendemain, il trouva la table du petit déjeuner dressée pour quatre. Le choc le prit au dépourvu. Puis il se demanda qui manquait. Caroline ? Ou Lydia ?

À côté de l'assiette superflue, il y avait une serviette en papier, à sa place à lui une serviette en tissu avec le vieux rond de serviette en argent.

Il contemplait la table quand sa mère entra sans bruit.

Oh ! s'exclama-t-elle. J'ai oublié quelqu'un ?

Il se tourna vers elle. Toute austérité avait disparu de son visage, faisant place à une tendresse confuse. Ah, dit-elle, tu es venu seul ? Je croyais que tu amenais ton amie.

Peut-être la prochaine fois, répondit-il. Pour qui est la quatrième assiette ?

La quatrième assiette ? Elle se tourna vers la table puis vers lui.

Après le petit déjeuner, son père voulut faire un bout de chemin avec lui. Peut-être jusqu'à la gare, dit-il en prenant son manteau dans l'armoire malgré la chaleur. Oui, jusqu'à la gare, et après je rentre, répéta-t-il. Ils étaient côte à côte sur le pas de la porte, maintenant, son père était plus petit que lui mais ils se ressemblaient, Anton avait des cheveux blond argenté, son père des cheveux blancs, la mère d'Anton les regardait d'un air désespéré. Wilhelm, dit-elle alors. Oui, Hilde, dit-il. Les deux hommes sortirent par le jardin de devant.

Anton avait pris son père par le bras, ils se retournèrent pour faire signe à sa mère quand elle cria quelque chose par la fenêtre, Anton ! Anton ! Elle brandissait en riant son sac par la fenêtre du salon. Tu as oublié quelque chose ! Tu as oublié ton sac. Elle disparut pour réapparaître un instant plus tard à la porte d'entrée, elle courut vers eux comme une jeune femme, son mari se mit à rire à son tour, Anton aussi, tu as oublié quelque chose, s'écrièrent ses parents en l'embrassant encore une fois en guise d'adieu. Wilhelm posa la main sur l'épaule de sa femme. Maintenant, je reste avec toi.

Tu ne m'accompagnes pas à la gare ? demanda Anton.

Ah oui, dit Wilhelm. C'est vrai que tu vas à la gare. Et ils se mirent en route une deuxième fois. La gare

n'était qu'à dix minutes à pied, de là on apercevait encore le grand sapin dans le jardin de ses parents.

Tu sauras rentrer ? demanda Anton à son père.

Oui, répondit son père tranquillement, en regardant Anton dans les yeux comme s'il pouvait y lire ce qu'il avait perdu. Le train approcha, s'arrêta.

Bienvenue à Calberlah ! annonça le haut-parleur.

Anton monta, son père était trop près de la cellule photoélectrique, il empêchait la porte de se fermer, le chef de gare cria dans le haut-parleur : ne gênez pas la fermeture des portières, s'il vous plaît !

Il faut que tu recules, papa, dit Anton.

Ah bon ? demanda son père, d'un air ironique.

Les portes, dit Anton. Sinon, la porte ne se ferme pas.

Hé, monsieur, vous montez ou vous reculez ! cria le chef de gare, furieux. Il sortit en courant du poste de commande.

Papa, implora Anton. Le chef de gare attrapa son père par le bras, le tira en arrière, et la porte se referma. Papa ! cria Anton encore une fois derrière la vitre. Mais son père ne le vit pas, furieux, il se débattait contre le chef de gare qui ne voulait pas le lâcher de peur qu'il se précipite contre le train.

Puis il ne vit plus rien, car le train démarra et prit aussitôt de la vitesse.

Il avait voulu emmener Alix, sa grande amie, la femme de son ami Jan, chez ses parents. Jan, Alix et Bernd, c'était tout ce qui comptait pour lui, depuis des années. Alix avait accepté. Elle l'avait regardé d'un air amusé et pensif, avait demandé pourquoi il n'emmenait pas son nouvel amour, son amie de fraîche date, Lydia, ou

s'ils devaient y aller à trois. Bernd aussi avait proposé de l'accompagner, lui aussi s'était demandé pourquoi Anton n'emmenait pas Lydia.

Lydia, il courait quand il était entré en collision avec elle. Mince, Anton l'était encore, mais il n'était plus maigre, au cours des derniers mois il avait grossi, et avec son poids supérieur, avec la vitesse, une sorte de force propulsive nouvelle pour lui, il avait renversé une cycliste et cette cycliste était Lydia. Il s'était engagé sur la piste cyclable sans faire attention. Mais il avait pris soin de la rattraper au vol, amortissant ainsi le plus gros de sa chute. La sienne n'en avait été que plus brutale ; pas même à Bernd il n'avait avoué que ses hématomes et son coccyx l'avaient empêché de dormir pendant plusieurs jours. Mais de toute manière, même sans ses blessures, il n'aurait pas mieux dormi.

Ses espérances et le souvenir qu'il avait d'elle le maintenaient éveillé, sa manière à la fois brusque et gentille, sa colère, qui n'excluait pas la curiosité, D'abord trop lentement et après un peu trop vite, avait dit Lydia en se dégageant de ses bras. Puis elle avait pris le temps de l'observer tandis que, dissimulant sa douleur, il se relevait tant bien que mal, fasciné par son visage encore légèrement hâlé malgré la saison, si bien que ses yeux foncés en réalité donnaient l'impression d'être clairs, vaguement violets, contrastant avec ses cheveux châains.

Était-elle belle ? Elle était belle, pas comme Alix, mais belle à sa manière. Peut-être plus dure qu'Alix, encore plus vivante.

Elle était mince, sans être gracile, son corps aussi avait quelque chose d'austère, il était difficile de se l'imaginer à vingt ou trente ans. Mais ça ne l'intéressait pas, pensa-t-il, légèrement gêné. Elle était arrivée à cet âge,

pensa-t-il, pour qu'il puisse trouver en elle la femme dont il avait besoin, une femme qui avait atteint le milieu de sa vie, qui pouvait partager son regard. Ce qu'il pensait voir précisément, il ne pouvait l'expliquer. Mais il voyait quelque chose, indéniablement, et la première nuit qu'ils avaient passée ensemble, saisi d'un sentiment de bonheur, d'émotion, et aussi de soulagement de l'avoir enfin trouvée, cette première nuit, il avait ri, il avait dit que cela tenait un peu de Dieu, un peu de la mort, un peu du superflu, de la vulnérabilité, c'était la curiosité la plus grande, la plus avide, quelque chose qui le déchirait littéralement, un tel bonheur, et le moindre effleurement le faisait frissonner. Il la protégerait. Il ferait tout pour elle, il ressentait avec effroi que, pour son bonheur, il renoncerait même à elle si c'était mieux pour elle. Car elle avait des doutes. Elle avait une fille, elle était heureuse de sa vie, maintenant, seule. Et c'était une collègue, une généraliste qui, comme lui, avait décidé de rester dans ce quartier de Kreuzberg, se battant toujours afin d'économiser assez pour partir quand le jardin d'enfants fermait pour les vacances. À la naissance de Rachel, ses parents lui avaient acheté un petit appartement, un trois pièces dans lequel, pour le moment, Anton n'était pas convié, et Lydia ne lui cachait pas qu'il n'était pas près d'être invité à venir chez elle. À cause de Rachel. À cause d'elle aussi.

Ce qu'elle en avait retiré, pensait-il en essayant de peser ses chances, ce qui lui en était resté, c'était la conviction d'être en sécurité. Ou la conviction d'avancer dans la vie, pas seulement de préserver ce qui faisait sa vie actuelle.

Il savait par expérience que rien n'était plus fort que la certitude de veiller soi-même à ce que les autres se

sentent en sécurité sans attendre qu'ils fassent de même en retour.

Anton se demandait s'il avait raison de réveiller en Lydia quelque chose à quoi elle avait dû avoir du mal à renoncer. Et fallait-il qu'il la protège? Ne pourrait-il pas l'aimer autrement? Mais son désir de la protéger était le plus fort.

Quand il ne travaillait pas, quand il n'écrivait pas de mail à Lydia, quand il n'était pas chez Jan et Alix ou ne sortait pas avec Bernd, il s'imaginait une maison qu'il achèterait pour elle. Une maison avec un jardin pour que Rachel puisse y jouer et plus tard bavarder avec ses copines assises dans une balancelle Hollywood, un peu à l'écart, pas dérangée par sa mère et son beau-père.

Rachel, il l'aimait déjà elle aussi, il avait regardé longuement une photo d'elle, étonné et anxieux à l'idée qu'elle puisse devenir sa fille.

Elle pourrait avoir une chambre avec des fenêtres dans les deux directions.

Et Lydia aurait une chambre à coucher et un bureau pour elle, avec sa salle de bains. En aucun cas il ne la presserait.

Mais elle rentrerait le soir, elle ouvrirait la porte, rassurée et enjouée, elle saurait que quelqu'un était là qui à tout prix la protégerait.

Et sa vie changerait, imperceptiblement, dans la plus grande douceur. Si elle le voulait.

Il ne fallait en aucun cas la presser. Pour l'emmener chez ses parents, c'était trop tôt.

Sa mère appelait toujours à l'improviste. Quand il pensait qu'elle allait appeler, elle ne le faisait pas. Puis le téléphone sonnait, dans son cabinet, pendant

les consultations. Anton s'attendait à entendre la voix d'Alix.

La voix de sa mère était rauque, un peu éteinte, on remarquait qu'elle ne savait pas très bien avec qui elle parlait, même quand elle avait déjà prononcé son nom, Anton. Dans sa bouche, le nom se délitait.

Anton, disait-elle depuis l'obscurité grandissante dans laquelle son nom et celui de sa sœur seraient les avant-dernières lignes de démarcation.

Debout devant l'étagère des compresses et des pansements de rechange, il dut réprimer un tremblement, un frisson le parcourut, imperceptible, et il ressentit douloureusement qu'il entraît avec sa mère dans une zone d'ombre où ils allaient se perdre tous les deux, un espace vide, sans la moindre lumière, sans rien à quoi se raccrocher, où tout n'était qu'étonnement et horreur, et il se demandait alors ce qui les avait jamais unis l'un à l'autre. Elle était sa mère. Il était son fils. Quel amour pouvait les aider à surmonter cette période difficile ?

Car son cœur battait plus vite quand il entendait sa voix, ça aussi c'était la vérité. Il se voyait dans le miroir de son cabinet médical, un homme de haute stature dont les cheveux blonds pouvaient au premier abord faire oublier qu'il n'était plus tout jeune, mais il n'était plus dans la fleur de l'âge, comme lui avait dit un jour, avec cette expression désuète, une assistante très jeune.

Je voulais aller à la poste, dit sa mère au téléphone, mais j'ai oublié qu'il fallait d'abord que je finisse le paquet et je ne trouve plus les pots.

Quels pots, maman ?

Les pots de confiture, il est grand temps de t'envoyer la confiture nouvelle, et à tes amis aussi.

Ne t'inquiète pas, maman, dit Anton. Je crois qu'il

me reste même encore deux pots de gelée de coings, je pourrai en donner un à Alix. Comme ça, tu as le temps d'ici à l'été!

Il fait si chaud, ce n'est pas encore l'été? demanda sa mère.

Pas encore, dit Anton.

Ton père voudrait que tu viennes nous voir, dit-elle. Mais je viens de vous rendre visite.

Oui, mais ça fait déjà un moment.

Je passerai le week-end prochain. Anton entendit en arrière-fond la voix de son père, il haussait le ton, avec ce ton cassant qu'il redoutait quand il était enfant, mais maintenant, derrière l'injonction, il percevait une hésitation, la peur de ne pas être obéi, il sentait que son père ne savait pas comment demander quelque chose.

Je vais venir, dit Anton, je vais venir la semaine prochaine.

Tu veux dire vendredi?

Pas ce vendredi, maman, je viendrai la semaine d'après.

Il y eut un bruit, comme un soupir qu'une main étouffait, un soupir de lassitude, puis il entendit sa mère se passer la main dans les cheveux.

Docteur Weber! C'était la voix de Nuray, son assistante de longue date. Nous avons besoin de vous!

Je vous rappelle demain, nous conviendrons exactement du jour où je viendrai, dit Anton et il raccrocha sans attendre de réponse. Quand il la remercia, Nuray eut un sourire compatissant.

C'était puéril mais chaque fois qu'il était dans l'entrée pour signer une ordonnance ou prendre le dossier du patient suivant et que la porte du cabinet s'ouvrait, il

levait la tête dans l'espoir insensé de voir entrer Lydia. Elle n'était jamais venue le voir. C'est ainsi qu'il vit entrer l'homme, un quinquagénaire petit et frêle, aux cheveux gris coupés en brosse, son visage plutôt fin était empreint d'une fureur contenue, comme si le chagrin et la solitude avaient épuisé toute gentillesse en lui.

C'est vous, l'imbécile qui a renversé mon amie?

Docteur Weber, se présenta Anton. Mais qui est votre amie?

L'homme regarda autour de lui, l'air de chercher quelque chose. Son vélo est cassé!

Mais qu'est-ce que ça vient faire ici? demanda Anton, prudent.

Vous êtes aveugle ou quoi? lui lança l'homme.

Écoutez, s'interposa Nuray, vous n'êtes pas dans un magasin de vélos.

Votre charmant patron lui est rentré dedans dans la rue! Il montra Anton du doigt. Puis il sortit quelque chose de sa veste.

Attention! s'exclama Nuray en tirant Anton en arrière. Mais ce n'était pas un couteau que l'homme tendait à Anton au-dessus du comptoir, c'était une photo, la photo floue d'une jeune femme aux cheveux frisés brun roux, effondrée à une table.

C'est Lydia? demanda Anton.

L'homme ne lâcha pas la photo.

Elle s'appelle Stéphanie, dit l'homme en regardant Anton d'un air méfiant.

Bon, venez plutôt dans mon bureau, proposa Anton.

L'homme détourna les yeux et ramena la photo vers lui.

Stéphanie, répéta-t-il, avec un tremblement dans la voix.

Oui, oui, maintenant, vous allez m'expliquer tout ça,

suggéra Anton d'un ton apaisant en lui ouvrant la porte. Il fut surpris de voir l'homme obéir à son injonction et, bien qu'il eût presque deux têtes de plus que lui, il se sentit acculé.

Car je la connais, elle et son enfant, dit l'homme en passant près de lui, il ne s'assit pas, il resta debout contre le bureau.

Asseyez-vous, proposa Anton.

Non, c'est pas la peine. Cette femme, vous n'y touchez pas, vous entendez!

Mais je ne suis pas du tout sûr que nous parlions de la même!

Anton sentait son cœur battre. Je connais une femme qui a les cheveux châtain, mais elle est plus vieille, elle s'appelle Lydia.

Elle s'appelle Stéphanie et Lydia, dit l'homme en se levant. Et l'enfant n'est pas de vous, tenez-le-vous pour dit!

Le soir, avant de quitter son cabinet, il appela Nuray qui était rentrée chez elle depuis longtemps. Nuray, cet après-midi, qu'est-ce que c'était que ce personnage?

Tu parles de cet homme? demanda Nuray.

Oui, qu'est-ce qu'il voulait?

Mais tu lui as parlé, non?

Il a simplement dit qu'il connaissait la femme sur la photo. Et je ne suis pas certain que ce soit vraiment Lydia, elle était tellement différente.

Ce doit quand même être elle, objecta Nuray. En tout cas, tu devrais lui demander qui c'est.

Il devait appeler le soir, en sortant de son cabinet, telle était la mince proposition que Lydia lui avait faite,

Impression : S.N. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : septembre 2011. N° 2125 (00000)
Imprimé en France



Les fraises de la mère d'Anton Katharina Hacker

Cette édition électronique du livre
Les fraises de la mère d'Anton de Katharina Hacker
a été réalisée le 12 juillet 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267022100).
ISBN PDF : 9782267022346.
Numéro d'édition : 2125.